

œuvres des meilleurs architectes de notre époque, et correspond à une demande latente du public et des usagers.

Après les excès de la dépersonnalisation et de la monotonie, il s'agit maintenant d'éviter la prolifération cahotique (au gré d'initiatives individuelles débridées) de travestis architecturaux qui nous ramèneraient aux pires débordements de l'éclectisme de la fin du XIX^e siècle. Il s'agit surtout de faire la synthèse entre les demandes conjuguées d'une expression collective de la cité et la nécessaire articulation de celle-ci en éléments propres à l'échelle des petits groupes et des personnes dans les différents milieux culturels. Il s'agit enfin de formuler d'urgence une doctrine architecturale et urbanistique cohérente et un savoir-faire précis pour aborder les problèmes mondiaux du sous-développement (sous-développement existant dans les pays du tiers monde et dans les pays industrialisés). Cela dépasse les jeux frivoles des formalistes en vase clos.

La critique de l'architecture moderne est saine et nécessaire. Elle ne devrait pas être négative et monopolisée par une codification habile des tendances réactionnaires qui se couvrent d'humour passager pour se dédouaner et ne trouvent une unité apparente et provisoire que dans l'hostilité envers une période fondamentale qui fait partie de notre patrimoine récent.

L'architecture est une esthétique mais aussi une éthique, elle doit être enrichie, diversifiée, elle doit reconnaître ses racines historiques ainsi que les responsabilités sociales de notre temps mais elle n'avance pas à reculons en regardant vers l'arrière ; la femme de Loth a été changée en statue de sel...

Il n'est pas possible, dans un court article, de faire un bilan des points de doctrine après la remise en cause des dernières années et l'extraordinaire vitalité de la production architecturale contemporaine. Voici cependant quelques éléments de réflexion qui serviront de conclusion.

L'architecture est faite de développements lents, profonds et rigoureux, et non de modes passagères qui se succèdent à un rythme de fibrillation pathologique et non maîtrisée (étiquettes récentes : brutalisme, néo-constructivisme, rétro-déco, néo art nouveau, post-modernisme, éclectisme, écolo-solaire, etc...). On imagine plutôt un processus continu, qui tient à la fois de la sédimentation et de l'érosion. De l'accumulation successive des différents apports ne subsistent que ceux qui sont fondamentaux, roches solides qui structurent les cultures et forment une suite de nouvelles traditions.

Dans toutes celles-ci (faut-il le rappeler ?) on retrouve, sous des formes diverses, l'intégration des qualités composant toute œuvre architecturale : les « *soliditas, utilitas, voluptas* » vitruviennes. Ce postulat reste valide, en y intégrant toutefois une composante particulièrement propre à notre époque : « *œconomia* ». C'est une valeur de justice sociale, une preuve d'intelligence dans l'administration du travail humain et du non-gaspillage des ressources naturelles ; c'est aussi la base d'une esthétique de la concision et de la mesure.

L'humour et la frivolité ont leur place mais ne doivent pas être pétrifiés ; cela serait contraire à leur nature. Les allusions, les paradoxes et les clins d'œil sont circonstanciels et propres aux architectures aléatoires ou fongibles ; architectures légères des fêtes, des marchés, des spectacles, des décors, de la mode (la mode, c'est ce qui se démode) ; à ne pas confondre avec les espaces permanents de la vie quotidienne, même si elles peuvent en être un complément passager, moins encore avec les articulations et les marquages majeurs de la cité, qui constituent l'héritage monumental que laisse chaque époque. N'oublions pas que l'architecture fait fondamentalement partie de la mémoire de l'humanité, elle en symbolise les valeurs transcendantes.